

opérations pratiquées, afin de marcher toujours dans la voie du progrès.

Cette école sera-t-elle sous la direction du ministère de l'instruction publique ?

Allons ! allons ! il y aura encore de bons fromages pour la France... et l'étranger !

A. ACHINTRE.

COLONISATION

Il y a en ce moment à Montréal des milliers d'hommes forts et courageux, sans ouvrage, sans pain, sans espoir ; un grand nombre n'ont rien gagné depuis des mois, ils n'ont plus d'argent, plus de crédit et ils ont cependant des femmes et des enfants qu'il faut nourrir, qu'il faudra chauffer dans quelques semaines ; beaucoup ne font qu'un repas par jour ; les plus à plaindre sont ceux qui n'osent avouer leur misère : on les voit quelquefois, le soir, quand il fait noir, frapper à la porte des maisons et demander, en se détournant la tête, la charité : le plus souvent, ce sont leurs femmes et leurs enfants qui accomplissent cette triste mission.

Nos rues sont remplies de gens à l'air malheureux, allant de côté et d'autre solliciter un peu d'ouvrage, et retournant, le soir, le désespoir dans l'âme, vers leurs maisons désolées.

Conçoit-on ce que doivent souffrir ces malheureux, quand à leurs pauvres enfants, à des femmes épuisées qui accourent au-devant d'eux, ils n'ont à donner pour toute réponse que ces mots cruels : " Rien. " Est-il étonnant que parfois le sang leur monte à la tête, que la colère leur inspire de mauvaises pensées et que l'idée leur vienne de prendre ce qu'ils ne peuvent gagner ?

Si encore ils voyaient arriver la fin de leurs maux ! mais non, ils n'ont pas cet espoir, et il serait cruel de le leur donner.

Nos villes sont encombrées ; elles ont plus de population qu'elles ne peuvent en faire vivre, et des années s'écouleront avant que Montréal soit capable d'employer les milliers de menuisiers, de charpentiers, de peintres, de maçons, d'ouvriers que la crise a jetés sur le pavé.

Un grand nombre viennent de la campagne ; ils ont été élevés sur des terres : un jour, ils se sont laissés séduire par l'éclat trompeur de la ville ; ils se sont laissés tourner la tête par la fièvre monétaire qui a exercé de si grands ravages dans notre cité ; ils ont quitté leurs champs pour venir s'enrichir à la ville.

Ils voient leur erreur maintenant ; ils comprennent qu'ils ont lâché la proie pour l'ombre ; ils désirent s'en retourner à la campagne ; ils sont prêts à s'enfoncer dans la forêt, à s'y établir. Mais n'ayant plus rien, pas un sou, ils demandent qu'on les aide, qu'au lieu d'une aumône infructueuse on leur donne les moyens de vivre en travaillant, en enrichissant le pays par le défrichement des terres incultes. Comment leur refuser cela ?

Le gouvernement a fait sa part ; on demande à la Corporation de faire la sienne, et le clergé, le public de la campagne comme de la ville seront ensuite invités à compléter l'œuvre. On demande à la Corporation de Montréal de donner \$20,000 dans le cours d'un an pour changer en source de richesse nationale des éléments de désordre et de pauvreté, de transformer en bons citoyens, en agents de production, une population qui l'appauvrit et peut mettre d'un moment à l'autre sa paix en danger.

Comment Montréal, qui a donné \$60,000 aux incendiés de Chicago, qui n'a jamais refusé de secourir les étrangers en détresse, pourrait-il rester indifférent à la misère de ses propres enfants ?

On ne peut craindre qu'il y ait spéculation, puisque les organisateurs du mouvement sont prêts à confier l'administration de la Société qui sera formée aux autorités municipales et à accepter le bureau de direction que les citoyens de toutes nationalités voudront former ; on ne peut être arrêté par la crainte que l'argent sera employé à faire vivre des paresseux, puisqu'il ne sera donné à chaque colon que ce qu'il aura à peu près gagné.

Il n'y a pas d'argent, va-t-on dire. Il est des circonstances où les gouvernements et les corporations n'ont pas le droit de dire qu'ils n'ont pas d'argent, car ils en trouvent toujours pour les cas d'urgence et de nécessité absolue : or, il s'agit d'un cas de cette nature.

Il serait étonnant que nos compatriotes anglais, si généreux et si pratiques en même temps dans leur charité, ne vissent pas tout ce qu'il y a de noble et d'utile dans le projet que nous leur soumettons. Partout, dans toutes les grandes villes des Etats-Unis, on comprend la nécessité de décharger les villes encombrées au profit de la colonisation, de pousser les flots tumultueux de population qui les inondent et les effraient, vers les champs et les plaines fertiles que la charrue du colon n'a pas encore remués.

Ici plus que partout ailleurs, la colonisation doit être l'objet des efforts de tous ceux qui s'intéressent au bien-être de la société, à l'avenir de leur pays. L'industrie, sans doute, peut faire beaucoup, mais elle n'offrirait pas seule un remède assez prompt au mal qui nous presse.

Tant pis pour ceux qui auront enlevé à un si grand nombre de malheureux leur dernier espoir, et au pays la seule planche de salut qui lui reste.

Nous avons tout dit et tout fait, depuis un mois, pour leur ouvrir les yeux, pour agir sur leur cœur et leur intelligence. Nous n'aurons pas de reproches à nous faire.

L. O. DAVID.

QU'ENTEND-ON PAR JEUNE PEUPLE ?

Lorsque des hauteurs de la civilisation européenne on reporte ses regards sur le Canada, et qu'on aperçoit l'état d'infériorité où il se trouve, on dit de suite, comme pour l'excuser : C'est un jeune pays.

Maintenant, qu'entendons-nous par un jeune pays ? Jeunesse d'un pays, ce mot suppose-t-il différents degrés dans l'existence d'un peuple ? Les peuples naissent-ils, croissent-ils, meurent-ils nécessairement comme les individus ? L'homme, qu'il soit bon ou méchant, meurt : la loi en est gravée dans le germe de sa naissance. En est-il ainsi des peuples ? Non. Le fruit de vie d'un peuple, c'est la vertu : son fruit de mort, c'est le mal. La vertu et le vice dérivent du libre arbitre, et par conséquent les causes de vie et de mort pour une nation sont dans la volonté collective des membres de cette nation. Donc, les nations n'ont pas nécessairement leur décadence ni leur terme dans le temps. Donc, ce mot : jeune pays, ne comporte pas nécessairement dans la vie d'un peuple différents âges comme dans la vie de l'homme.

Qu'entendez-vous donc par jeunesse d'un pays ? Est-ce un certain nombre d'années écoulées depuis son origine, et où il n'a pu atteindre son complet développement ? Ainsi, c'est dans le temps que vous mettez la raison absolue du progrès d'un peuple. Eh bien ! à quel nombre d'années fixez-vous la durée de la jeunesse d'un peuple ? Si j'ouvre l'histoire, je vois beaucoup de diversité sous ce rapport. Telle nation, dans une période de temps relativement courte, est déjà mûre pour la civilisation. Telle autre, après des milliers et des milliers d'années, reste toujours la même, bien au-dessous de celles qui naquirent longtemps ensuite. Quel titre assignerez-vous, par exemple, au peuple chinois ? Sa civilisation s'est-elle accrue avec sa durée ? Eu égard à sa durée, est-il vieux ? Eu égard à sa civilisation, est-il jeune ? que décidez-vous ?

Que faut-il donc entendre par jeunesse d'un pays ? Enfin, si un pays qui compte quelques siècles d'existence est encore très-imparfait, faut-il dire : C'est qu'il est trop jeune ? Non. Parler ainsi, c'est dénaturer la signification du mot jeunesse. Qu'est-ce, en effet, que la jeunesse ? C'est la fleur de la vie ; on pourrait dire que c'est la vie même, la vie par essence :

" La vie éternelle est une jeunesse éternelle. " Donc, un peuple, quelle que soit sa durée,

peut toujours être jeune, et sa jeunesse durera tant que la vertu fera son apanage. Car jeunesse vicieuse, expression qui renferme un contre-sens, ce n'est plus la vie, c'est un penchant forcé de la nature vers la vieillesse et la mort : c'est la fleur de vie devenue fleur de mort qui laisse tomber sa tête flétrie à la pourriture et au néant.

Mais, direz-vous : un peuple qui commence est un jeune peuple. Oui et non. Les Grecs, sortis de leurs forêts de chênes où les glands faisaient leur nourriture, après avoir été formés en société civile par de sages législateurs, eurent une belle jeunesse. Mais au commencement ils étaient sauvages. Au commencement, leur société était à l'état d'embryon. Tout peuple qui commence, suivant les lois et l'éducation qu'il reçoit, peut n'être qu'un avorton de peuple et rester tel, ou bien devenir jeune, florissant, vivace.

Mais que prétendez-vous ? Rêvez-vous ? Non. Vous dites que nous sommes un jeune peuple ; et je veux que nous nous entendions. Dans le sens même de la durée, qui est le vôtre, je suis en désaccord avec vous. Dans ce sens-là, je trouve que nous sommes vieux ; car nous datons de l'époque de Clovis, où la société française commençait à se former. Mais dans le sens vrai du mot, je dirai que nous sommes venus jeunes dans les forêts vierges de l'Amérique, ayant une noblesse, un sentiment de l'honneur, une flamme d'ardeur, un caractère juvénile poussé jusqu'aux dernières limites, et n'ayant qu'un pas à faire, si je puis m'exprimer ainsi, pour se transformer en les splendeurs de l'éternelle jeunesse.

Oui, nous avons été placés sur ce sol du Canada comme une fleur de vie et de civilisation parfaite, et non comme un embryon, un fœtus de société.

Or, quand vous annoncez que nous sommes jeunes, en mettant le progrès dans la raison exclusive de la durée, vous proclamez que, dès notre point d'appui sur le nouveau-monde, nous n'étions qu'à l'état d'embryon. Ce n'est peut-être pas votre intention ; mais votre logique mène là.

Vous trouvez donc que nous sommes inférieurs, comme peuple civilisé, aux grandes nations européennes, parce que nous sommes jeunes, et moi, je dis que si nous sommes inférieurs, c'est que nous vieillissons, c'est que nous descendons de plusieurs degrés du sommet de l'échelle de civilisation où nous étions d'abord.

Par exemple, n'a-t-on pas remarqué que le patriotisme brûlant des premiers jours se refroidit ; que l'urbanité française, si distinguée autrefois, perd de son lustre ; que les qualités de l'esprit descendent dans notre estime pour faire place à l'admiration excessive, à la recherche insatiable des embellissements des besoins du corps, le luxe ?

Rameau fécond et fleuri, transporté de la France ici, nous avons vécu de la meilleure vie civilisée française ; mais, depuis quelque temps, la sève d'une terre nouvelle monte dans le rameau et change sa physiologie : nous prenons les façons et les goûts des peuples, nos voisins.

Notre grand malheur, la cause de notre caducité, consiste dans la détérioration sensible de notre premier caractère, tout empreint de la supérieure civilisation du règne de Louis XIV, et dans l'invasion simultanée et sans frein par nous des mœurs anglaises et américaines.

L. GOUGEON.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 18 août 1878.

Quelques personnes qui désiraient quitter Montréal, m'ayant écrit pour me demander des renseignements sur l'état des affaires à New-York, je me suis empressé de leur envoyer tout ce que je savais ; mais, malheureusement, ce que je savais n'était pas de nature à les enthousiasmer, et ces braves gens sont restés au Canada, et je trouve qu'ils ont richement fait. Seulement, il faut bien l'avouer, on ne m'a pas remercié de ma franchise et je crois même qu'on me boude un peu.

Ceux qui demandent des conseils, en

général, ne veulent pas seulement être éclairés, il veulent être satisfaits. Tout ce qui ne flatte pas leurs désirs ou leurs rêves est impitoyablement rejeté. Mais dussé-je me brouiller avec la moitié du genre humain, je dirai la vérité et toujours la vérité.

Je sais par les journaux que le commerce va mal au Canada ; on le répète sur tous les tons depuis deux ans, je suis bien obligé d'en être persuadé ; mais pourquoi irait-il mieux aux Etats-Unis et en particulier à New-York ? N'est-ce pas de cette capitale que la source qui peut financier s'est fait entendre en 1873, entraînant dans la même déroute un nombre infini de banques et de maisons de commerce ? Depuis, cette panique s'est propagée dans toutes les villes de l'Union et a même gagné Montréal. Partout, l'industrie a souffert cruellement, la richesse immobilière a été dépréciée ainsi que la main d'œuvre. Ceci a été dit un million de fois, mais je le dirai une fois de plus, et je prouverai que la misère est plus grande pour les travailleurs aux Etats-Unis qu'au Canada.

Car il s'agit d'empêcher à tout prix les Canadiens de quitter leur patrie pour tomber dans une impasse où ils ne trouveront que d'amères déceptions.

Parce que New-York renferme quelques centaines de palais et une certaine quantité de millionnaires, s'ensuit-il de là que le problème de la misère soit résolu et que le luxe de quelques-uns donne le nécessaire au plus grand nombre ?

Qu'on jette les yeux dans les rues de cette grande ville que j'habite, et on sera effrayé de la foule de malheureux que l'on y rencontre.

Quand je vois ces misérables dans les squares, à la porte des maisons où ils mendient, je considère que les lazaroni de Naples, les vagabonds de Paris ou les pauvres de Londres ont l'air de rentiers auprès d'eux. C'est dans cette légion d'affamés que l'on rencontre ordinairement les *loafers* et les tramps—espions et mendiants pendant le jour, et la nuit, voleurs et assassins !

On ne se figure pas à Montréal combien les bas-fonds sociaux de New-York sont affreux. Il y a, dans des rues infectes, d'immondes distilleries où le whiskey, le gin se débitent à la pelle ; dans ces maisons infâmes, on peut voir défiler toutes les difformités humaines, toutes les abjections ! L'ivrognesse, le nez rouge et les pieds nus, y vient s'ingurgiter et remplir sa bouteille qu'elle emporte précieusement. Des enfants au profil émacié, à la voix rauque, sont envoyés par leurs parents dans cette officine, pour en rapporter le rhum falsifié, liqueur qui a fait donner à ces établissements le nom de *death-houses* parce qu'elles tuent promptement ; enfin, le vagabond vient s'y griser pour oublier qu'il est un bandit, et lorsqu'il jette son argent à l'empoisonneur licencié, celui-ci ne s'inquiète jamais s'il est taché de sang !

Terrible conséquence de la dégradation humaine, côté hideux d'une société qui n'a d'autre palladium que ses policemen et le dieu dollar ; vanité de tout le théorème social que le fait brutal décompose comme un triangle vulgaire pour le réduire ensuite à zéro !

Oui, le mal existe et plus grand que je ne saurais le dire ; toutes les enquêtes du Congrès n'y changeront rien : la misère étale ses hideurs à New-York, elle grince des dents à Chicago, et, sur les bords du Pacifique, elle s'apprête à dévorer les Chinois.

Si tout ce qui précède était insuffisant pour retenir les imprudents qui regardent les Etats-Unis comme une terre promise, j'ajouterais ceci, et ce sera ma conclusion :

Rien ne prouve mieux la misère du peuple que les déclamations socialistes et les ligues de prolétaires contre le capital, spectacle qui nous est donné gratis depuis quelque temps. C'est là un signe certain qu'il n'y a plus d'équilibre entre la consommation et la production. Industriellement parlant, on produit trop, on invente trop de machines, trop d'instruments qui suppriment les bras de l'homme. Ce pays